



le feuilleton  
jacques henric

## LA CHAIR DES MOTS

Julia Kristeva  
*Je me voyage. Entretiens  
avec Samuel Dock*  
Fayard,  
316 p., 20 euros

■ Vient un moment où un écrivain souhaite faire le point sur sa vie, sur son œuvre. Ses livres ont été lus, abondamment commentés, les événements marquants de sa vie passés au peigne fin, mais il a le sentiment que les images de son « moi » ont quelquefois une fâcheuse tendance à se brouiller, se contredire, et que le portrait proposé de lui (d'elle, s'il s'agit d'un auteur femme) lui paraît par trop infidèle, voire carrément falsifié. D'où la décision de prendre la parole, cette fois en direct, sans le biais d'un essai ou d'une fiction. N'est-ce pas un tel sentiment de malaise qui vient de conduire Julia Kristeva à reprendre, depuis ses débuts, le fil de sa vie et à revisiter son œuvre, l'occasion lui en étant offerte par la proposition que lui a faite un jeune psychologue clinicien et écrivain, Samuel Dock, d'un long entretien avec elle ? Ainsi, lui confie-t-elle : « J'ai eu droit à tous les fantasmes. » La spécificité de la xénophobie française, « rigolarde », « fielleuse », n'a jamais laissé de surprendre « l'étrangère » qu'elle était. Un mal dont le milieu intellectuel n'était pas indemne. Je me souviens de cette sale campagne menée contre elle, lors de son entrée au comité de rédaction de la revue *Tel Quel*...

### UN GRAND ART

On connaît l'injonction de Céline à ceux qui se préparent à écrire : « Les tripes sur la table ! » (Georges Bataille disait la chose avec plus de retenue). L'exercice de la littérature ainsi compris, condition sans laquelle elle serait vaine et frappée de nullité, exige un grand art – un peu à l'exemple de la boxe qu'on appelle le « noble art » –, sans quoi elle ressemblerait vite à une boucherie. Si, sur la quatrième de couverture de ses *Mémoires*, apparaît le mot « chair », le lecteur est aussitôt averti que le voyage auquel l'invite Julia Kristeva est un voyage à travers la « chair des mots ». Prêtons attention au titre du livre, à ce curieux néologisme déjà présent dans son roman *Meurtre à Byzance: Je me voyage*. Et ce voyage,



Julia Kristeva et David, à Ré, 1980. (Ph. DR)

auquel nous sommes conviés, n'est pas sans surprises, y compris pour celles et ceux qui croiraient connaître la voyageuse, moins au travers de ses livres qu'au vu de l'image que sa célébrité lui vaut. Il était pourtant loisible d'en apprendre beaucoup sur elle tant à la lecture de ses romans (*les Samourais*, *Meurtre à Byzance*, *Possessions*, et le dernier paru, *l'Horloge enchantée*) qu'à celle de ses grands essais, notamment les trois tomes du *Génie féminin*, et le plus beau, à mes yeux, et peut-être le plus investi biographiquement, *Thérèse mon amour*.

### ESPRIT FRONDEUR

Ce sont souvent des photos qui ramènent avec le plus d'intensité les souvenirs. Julia Kristeva répond à Samuel Dock, qui l'interroge sur sa petite enfance, que les photos, quand elles ne font pas écran, ont le pouvoir de réveiller « des sensations qui s'y greffent, et la petite enfance afflue ». Elle commence l'entretien par en décrire deux (reproduites dans le cahier qui accompagne les entretiens). Sur la première, datée 1942, prise dans le jardin public de Sofia, on voit une toute petite fille que sa mère vient de sortir de son landau ; sur la seconde, la même, six ans plus tard,

avec son père, revenant du marché. Dès lors, la machine à remonter le temps est lancée, les souvenirs affluent. Les familiers de l'œuvre de Kristeva ne sont pas sans connaître quelques moments-clés de sa biographie. Elle y revient, en les étoffant et les soumettant à des éclairages nouveaux : son enfance bulgare, en pleine guerre mondiale, la vie au sein d'une famille cultivée dans un pays communiste, un père passionné de théologie et de médecine, une mère ayant fait des études de biologie, et cette Julia, enfant puis adolescente, précoce esprit frondeur... Une bourse lui permet de venir en France, elle a vingt ans, elle est d'une beauté à faire tourner la tête des jeunes hommes qui la croisent (cf. cahier photos pour preuve). À Paris, au milieu des années 1960, la voilà plongée dans le bouillonnement de la vie intellectuelle. Deux rencontres décisives : Roland Barthes, Philippe Sollers, tous deux séduits par la culture et la brillante intelligence de cette jeune étudiante. Avec le recul, il apparaît que l'aventure de *Tel Quel* n'aurait pas été ce qu'elle fut sans sa présence, sans l'apport théorique de ses essais d'alors : *la Révolution du langage poétique*, *la Traversée des signes*, *Polylogue*,

*Pouvoirs de l'horreur*. Quelques années plus tard, sa pratique de la psychanalyse marquera durablement la pensée philosophique et préparera à une meilleure compréhension des bouleversements politiques, idéologiques, religieux, que nous vivons actuellement.

### L'INTIME

Mais j'en viens à la partie la plus attachante de ces *Mémoires*, celle qui touche à l'intime, celle où Julia Kristeva évoque sa vie avec Philippe Sollers et l'enfance de leur fils, David. Évocation lapidaire de sa rencontre avec l'auteur de *Paradis* : « Mais l'attraction immédiate, l'harmonie des peaux, des bouches, des sexes allaient rendre les corps inséparables, parce que l'entente intellectuelle s'est imposée, et qu'elle continue en se renouvelant. » Le portrait qu'elle trace de Sollers est plutôt inattendu, riche en couleurs contrastées (énergie de « footballeur » et paradoxale « douceur », rapidité dans l'action et condensation dans la pensée, fidélité et libertinage, « ange », mais « hétérosexué », et qui peut « faire la bête », anarchiste et père attentif, joueur et solitaire) ; quant à leur couple très singulier (rien de commun avec ceux de Joyce et Nora, Sartre et Beauvoir Aragon et Elsa...), c'est avec un regard lucide et, oserais-je dire, une extrême délicatesse de l'âme, qu'elle l'évoque. S'il fallait donner idée de ce que le mal (troubles de la psychomotricité), dont son fils, David, a été atteint (Julia Kristeva récuse le terme de handicap), et de ce qu'une proximité permanente avec la mort peuvent, chez un être jeune, développer de sens poétique et musical, d'humour, mais aussi d'intelligence critique, je me contenterais de citer trois jugements sur son père. Philippe Sollers ? « Un célibataire heureux » ; « Comme Dieu, il existe, mais on ne le voit pas trop » ; « Papa est en guerre contre l'humanité ». L'essentiel est dit. Qui pourrait être inscrit sur les bandeaux de couvertures de *Complots* et *Contre-attaque*, ses derniers livres. ■